LES

DIVERSES SORTES DE MOINES EN ORIENT

AVANT LE CONCILE DE CHALCÉDOINE (451)

Les multitudes de moines, disséminés sur toute la surface de l'empire oriental, étaient loin d'envisager de la même manière la vie religieuse et ses obligations. Tous cherchaient, il est vrai, à reproduire l'idéal de la perfection, qu'ils trouvaient exprimé dans l'Évangile et dans les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais le texte sacré, ses maximes, ses récits, étudiés avec la tournure d'esprit des chrétiens de cette époque, leur pouvaient fournir des types de la plus extrême variété. Chacun choisissait celui qui répondait le mieux aux aspirations de son cœur. Les uns étaient frappés par un exemple ou par une sentence auxquels d'autres ne donnaient aucune attention. Le même trait, le même précepte recevaient parfois des interprétations contradictoires. Les traditions ascétiques, qui persistaient en beaucoup de lieux, n'étaient pas moins confuses. Elles avaient subi, en effet, l'influence des hommes, du temps, des milieux, de mille circonstances difficiles à saisir.

Le nombre extraordinaire des vocations, qui surgissaient de toutes parts après le triomphe de l'Église, et l'enthousiasme religieux, qui s'empara des esprits, amenèrent forcément, dans ces conditions, une surabondance de vie merveilleuse. Le spectacle, que présentaient alors les solitudes monastiques, fait songer à quelqu'une de ces riches vallées de l'Orient, qui se couvrent d'une végétation luxuriante dès que les rayons

du soleil sont venus au printemps répandre à profusion la vie sur leur sol détrempé par l'inondation ou par les pluies de l'hiver. Tout pousse et grandit; les céréales qui font la richesse des cultivateurs, les plantes d'agrément, les herbes inutiles, et même les vénéneuses.

On vit des moines, qui imposaient à tous le respect, souvent même l'admiration, par la sainteté de leurs œuvres; il y en eut aussi qui menaient une existence bien vulgaire; d'autres scandalisaient les fidèles par l'indignité de leur conduite et l'immoralité de leur doctrine. Les religieux fervents, médiocres ou mauvais, abandonnés souvent à leur initiative personnelle, choisissaient le genre de vie, qui répondait le mieux à leurs goûts. L'influence des milieux, les divergences de caractère, d'origine, d'éducation introduisirent ainsi, par la force des choses, dans les pratiques extérieures du monachisme et dans l'exercice des vertus, qui tiennent de plus près à son essence, une variété qui ressemble singulièrement à de la confusion. La chose était d'autant plus facile que les moines et les monastères n'étaient point saisis par les liens d'une organisation puissante et que l'Église n'exerçait pas sur eux la même vigilance que de nos jours.

Les contemporains, au lieu de s'en étonner, y voyaient une preuve éclatante de la vitalité des institutions monastiques. « L'ennemi commun des hommes, écrit à cette occasion l'historien Théodoret, a dans sa malice imaginé beaucoup de moyens pour les précipiter vers leur ruine; de même, les disciples de la piété ont trouvé des moyens nombreux et variés pour s'élever jusqu'au ciel. Les uns se réunissent par groupes; les autres embrassent une vie retirée. Il en est qui habitent sous des tentes ou dans des huttes; d'autres préfèrent vivre dans des cavernes ou dans des grottes. Plusieurs ne veulent ni grotte ni caverne, ni tente, ni hutte; ils vivent en plein air. Parmi eux, on en voit qui se tiennent constamment debout, tandis que les autres passent leurs journées tantôt debout, tantôt assis. Quelques-uns entourent d'une barrière le lieu qu'ils occupent; d'autres ne prennent point

cette précaution, ils restent exposés à la vue de tout le monde[1]. »

Une classification ne serait pas inutile pour se reconnaître au milieu de cette confusion. Saint Jérôme, dans sa lettre à la vierge Eustochium, en avait déjà proposé une qui se rapportait plus particulièrement aux moines égyptiens. Il les ramenait à trois catégories principales. « Les premiers sont les « cénobites » que les gens du pays appellent dans leur langue *sauses* et que nous pouvons nommer *vivants en commun*. Les deuxièmes sont les « anachorètes », qui habitent seuls dans les déserts ; leur nom vient de ce qu'ils se sont retirés loin des hommes. Les troisièmes sont ceux que les Égyptiens appellent « Remoboth ». C'est une classe très mauvaise, qui est méprisée par tout le monde[2]. »

Cassien s'inspire de ce texte de saint Jérôme, quand il fait dire à l'abbé Piammon : « Il y a en Égypte trois sortes de moines ; la première et la deuxième sont bonnes. Les membres de la troisième se distinguent par la mollesse de leur conduite ; il faut tout faire pour les éviter. Les premiers sont les *cénobites* ; les deuxièmes, les *anachorètes* ; les troisièmes, les *sarabaïtes*[3]. »

Il signale plus loin une quatrième catégorie. Ceux qui la composent ne valent pas mieux que les *sarabaïtes* ; ce sont les *faux anachorètes*, qui cherchent dans la solitude un moyen commode de vivre tout à leur aise et de suivre les caprices de leur volonté propre[4].

Saint Benoît et saint Isidore ont adopté cette classification, le premier dans sa Règle[5] et le second dans le livre deuxième de ses Offices ecclésiastiques[6].

1) Théodoret, *Religiosa historia*, c. 27 (Pat. gr., LXXXII, 1483-1486).
2) S. Jérôme, *Epist.* 22, c. 34 (Pat. lat., XXII, 449).
3) Cassien, *Conlatio*, XVIII, c. 4, p. 509, éd. Vienne.
4) *Ibid.*, p. 516-517.
5) S. Benedicti *Regula*, c. 1. Il nomme les quatrièmes gyrovagues.
6) S. Isidori *De ecclesiasticis officiis*, l. II, c. 16 (Pat. lat., LXXXII, 794-801). Saint Isidore, qui avait en vue l'ensemble des moines orientaux et occi-

C'est celle que nous adopterons nous-même, en lui faisant toutefois plusieurs additions ; car elle est loin d'être complète.

I

Les *ascètes* méritent d'occuper le premier rang. Ils sont les vétérans du monachisme. Par eux, les Antoine, les Pakhôme, les Hilarion, les Basile, les propagateurs de la vie religieuse au IVe siècle, se rattachent à l'Église primitive de Jérusalem et aux apôtres, qui inaugurèrent la pratique de la perfection chrétienne. Durant trois siècles, sous la forme que comportaient les circonstances, ils ont maintenu la tradition monastique. Ils consacraient à Dieu leur corps par le vœu de virginité. Souvent ils s'abstenaient de viande et de vin. Quelques-uns distribuaient leurs biens soit aux pauvres, soit aux églises, et pratiquaient une stricte pauvreté. Plusieurs vivaient au sein de leur famille, d'autres avaient une habitation particulière. Dans ce dernier cas, ils étaient tantôt seuls, tantôt par petits groupes. Un habit particulier les distinguait du reste des chrétiens. Ils formaient une classe intermédiaire entre les simples fidèles et les membres du clergé. Il y eut des martyrs parmi eux. L'Église aimait à choisir ses ministres dans leurs rangs. Plusieurs ont été de grands évêques et des docteurs fameux. Origène fut le plus célèbre de ces *ascètes* ou *exercitants* [1].

dentaux, en compte six classes distinctes : les cénobites, les ermites, les anachorètes (nommés reclus par d'autres), les faux ermites dont parle Cassien, les circumcellions (le nom est emprunté à saint Augustin, ce sont les mêmes que les gyrovagues de saint Benoît) et enfin les sarabaïtes.

1) Fleury, *Les mœurs des chrétiens*, t. XXVI, p. 241-242, éd. 1727. *Kirchenlexicon*, t. I, 1469-72, 2e édition ; Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 405-406, 1re édition ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VII, 101-105, 176-177. Les *ascètes* des trois premiers siècles de l'Église ont été depuis plusieurs années l'objet d'études intéressantes. Cf. Dom U. Berlière, *Les origines du monachisme et la critique moderne* (*Revue bénédictine*, janvier 1891) ; Jules Mayer, *Die christliche Ascese*. Fribourg, 1894, in-8, 48 p. ; Étienne

Ils ne disparurent pas complètement, lorsque dans la première moitié du IVe siècle le monachisme proprement dit s'épanouit sur toute la surface du monde romain. On rencontra encore au sein des villes des hommes, voués au célibat, qui menaient une vie plus parfaite que le commun et portaient un habit particulier, sans habiter dans une communauté monastique. Ainsi vivait Athanase, l'homme pieux et juste, le vrai chrétien, l'ascète, quand l'Église d'Alexandrie le choisit pour son évêque (328)[1]. Il ne fut pas le seul. Un jeune païen de sa ville épiscopale, converti au christianisme, éprouvait un vif désir d'embrasser la vie religieuse. Le patriarche, confident de ses aspirations, le reçut, après son baptême, parmi les lecteurs, et il lui fit bâtir dans les dépendances de l'église une cellule où il put suivre en toute liberté les exercices de l'ascétisme. Cela dura pendant douze années. Alors la vanité et le relâchement des clercs lui inspira un profond dégoût. Il obtint d'Athanase la permission d'aller à Tabernne se mettre sous la conduite de saint Pakhôme[2]. Palladius nous fait connaître un autre ascète alexandrin. Il se nommait Eulogios. Il distribua aux pauvres tous ses biens, ne se réservant qu'une somme très modique pour subvenir à son entretien; car il lui était impossible de gagner sa vie par son travail de chaque jour. Le désert n'avait pour lui aucun attrait. Il lui répugnait de s'incorporer à un monastère de la ville. Comme d'autre part l'isolement absolu lui paraissait insupportable, il choisit pour compagnon un malheureux estropié, qui n'avait ni pieds ni mains. Durant quinze années, Eulogios prodigua, sans jamais se lasser, à ce pauvre infirme tous les soins que réclamait son état[3].

Schiwietz, *Les origines du monachisme ou l'ascétisme des trois premiers siècles chrétiens* (*Archiv für katholische Kirchenrecht*, LXXVIII (1898), 305-331).

1) Athanasii *Apologia contra Arianos*, 6 (Pat. gr., XXV, col. 259); Tillemont, t. VIII, 4.

2) Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne au* IVe *siècle. Histoire de saint Pakhôme et de ses communautés* (*Annales du Musée Guimet*, t. XVII, 141-147).

3) Palladius, *Historia lausiaca*, c. XXVI (Pat. gr., XXXIV, 1071).

Jérusalem eut aussi ses ascètes[1]. Ils n'étaient pas inconnus à Antioche. Saint Jean Chrysostome mena ce genre de vie, après son baptême, en attendant qu'il lui fût possible de se retirer dans la solitude des montagnes. Il eut pour imitateurs quelques-uns de ses amis, Maxime, Basile et Théodore[2]. Ce dernier, âgé de vingt ans, avait abandonné la recherche de la perfection pour s'adonner aux jouissances d'une vie mondaine. Son saint ami lui adressa une chaleureuse *Exhortation*[3], qui le remit sur le chemin du devoir (v. 369). Ses trois livres sur la *Providence* furent écrits pour un autre ascète du nom de Stagyrios[4]. Le premier livre de la *Componction* fut pour un certain Demetrios[5], qui avait embrassé la même profession. Ce fut le même genre de vie que mena saint Jean Chrysostome, lorsque son état de santé l'eut contraint de quitter le désert pour revenir dans sa ville natale.

II

Les *ermites*, ou habitants du désert (ἔρημος), appelés encore *anachorètes*, vénéraient comme leurs fondateurs et leurs maîtres Élie et saint Jean-Baptiste, qui, sous l'ancienne Loi, s'étaient séparés de la société des hommes pour vaquer uniquement à Dieu dans la paix et la solitude[6]. Saint Paul, le premier ermite connu, se retira dans le désert vers le milieu du IIIe siècle. On ne peut le considérer comme étant l'instituteur de ce genre de vie, puisqu'il n'eut aucun disciple[7]. Cet honneur revient à saint Antoine. Personne avant lui, au moins

1) *Silviæ peregrinatio*, p. 76 et 82.

2) S. Jean Chrysostome, *De sacerdotio*, l. I, 1-6 (Pat. gr., XLVII, 86-87); Tillemont, XI, 7-11.

3) Id., *Exhortatio ad Theodorum lapsum* (*ibid.*, 309-316).

4) Pat. gr., XLVII, col. 423.

5) *Ibid.*, 393.

6) S. Grégoire de Nysse, *De Virginitate*, 6 (Pat. gr., XLVI, col. 350); S. Jérôme, *Epist.* 22, c. 35 (Pat. lat., XXII, col. 421).

7) S. Jérôme, *Vita S. Pauli primi eremitæ* (Pat. lat., XXIII, 17-28).

parmi les ascètes connus alors, ne s'était senti le courage de s'enfoncer dans les profondeurs du désert pour y pratiquer plus librement les saintes lois de l'ascèse religieuse. Ils ne s'éloignaient guère de leur village[1]. Quand il voulut affronter une solitude complète, il ne put déterminer un vieil ascète à l'accompagner. Celui-ci prétexta son grand âge et surtout le caractère insolite d'une pareille retraite[2]. La sainteté et les miracles d'Antoine finirent par lui attirer de nombreux disciples. L'un d'entre eux, saint Hilarion, implanta la vie érémitique dans la Palestine, où elle fit de rapides progrès. Pour suivre son développement à travers tout l'Orient, il faudrait faire l'histoire de la propagation du monachisme lui-même, ce qui ne saurait entrer dans notre plan.

Ces hommes, qui fuyaient au désert, ne se laissaient pas entraîner par la crainte des ennuis de la vie commune ou par un sentiment de pusillanimité. Le désir d'une perfection plus haute et d'une contemplation plus élevée les portait à quitter la société des hommes, pour appliquer, à la faveur du silence et du calme extérieur, toutes les forces de leur âme à l'étude des choses divines[3]. « Fais tout ce que tu peux, dit quelque part le solitaire Evagrios, pour t'assurer la paix de l'âme et la liberté du cœur. Fuis ton pays natal, fuis les villes. Recherche les endroits solitaires et tranquilles. Ne crains ni leur pauvreté ni les apparitions des démons[4]. » Aucun bruit, aucune rencontre, aucune parole inutile, rien n'est capable de jeter le trouble dans l'âme de l'ermite. Il peut se livrer tout entier à l'attente du Christ[5]. Le désert, avec son immensité, ouvre devant les yeux du contemplatif des horizons séduisants. Saint Jérôme, qui en a plus que personne savouré les charmes, excelle à les peindre : « O désert, émaillé des fleurs du

1) S. Athanase, *Vita S. Antonii*, 3 (Pat. gr., XXVI, 843).
2) *Ibid.*, 11, col. 859.
3) Cassien, *Conlatio*, XVIII, 6, p. 511.
4) *Evagrii rerum monachalium rationes*, 5-7 (Pat. gr., XV, 1255-59).
5) Rufin, *Historia monachorum* (Pat. lat., XXI, 389); Palladius, *Paradisus Patrum* (Pat. gr., LXV, 443).

Christ! solitude, où se forment les pierres avec lesquelles on bâtit la cité du grand Roi! O désert, où l'on jouit plus qu'ailleurs de la familiarité divine! Que fais-tu dans le siècle, ô mon frère Héliodore, toi qui es plus grand que le monde? Combien de temps resteras-tu plongé sous l'ombre des maisons? Combien de temps seras-tu captif dans la prison des villes enfumées?... Crains-tu de meurtrir tes membres exténués par les jeûnes en les étendant sur la terre nue? Mais le Christ s'étend à tes côtés... L'immensité du désert t'épouvante-t-elle? mais que ton âme fasse une excursion dans le Paradis. Toutes les fois que tu t'y élèves en pensée, tu cesses d'habiter le désert[1]. »

Certaines âmes, que consumait le besoin de s'entretenir cœur à cœur avec Dieu, étaient absolument incapables de résister à cette fascination de la solitude. L'abbé Marc demandait un jour à l'abbé Arsène : « Pourquoi donc fuyez-vous ainsi notre société? — Dieu sait bien que je vous aime, répondit-il, mais il m'est impossible de vivre en même temps avec le Seigneur et avec les hommes[2]. »

Postumianus rencontra un jour dans la région du Sinaï un anachorète qui depuis cinquante années n'avait pas eu la moindre relation avec les hommes. Il prenait la fuite dès qu'il en apercevait un. « Pourquoi fuyez-vous vos semblables, lui demanda-t-il? — Celui qui reçoit les visites des hommes, ne peut recevoir celle des anges ». Telle fut sa réponse[3].

Chronios, qui s'était enfui dans le désert à quinze mille pas seulement de Phœnix, sa ville natale, demandait à Dieu par d'instantes prières la grâce de ne plus revenir en pays habité. De fait, il passa soixante années sans approcher de la demeure des hommes[4]. Macaire l'Égyptien fit la rencontre, dans une

1) S. Jérôme, *Epist. 14, ad Heliodorum*, 10 (Pat. lat., XXII, 353).
2) *Verba seniorum*, libellus XVII; Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. V (Pat. lat., LXVIII, col. 923).
3) *Sulpitii Severi dialogus*, 169-170, éd. Halm.
4) Palladius, *Historia lausiaca*, 89 (Pat. gr., XXXIV, 1198).

oasis, de deux solitaires qui vivaient là depuis quarante ans et n'avaient aucun rapport avec le reste des vivants[1].

Les solitaires du Sinaï, qui avaient échappé au glaive des Sarrasins, refusèrent de quitter leur retraite pour chercher un refuge auprès des villes ou dans des lieux habités. La peur de la mort ou de la captivité était moins puissante sur eux que la crainte de perdre l'intimité divine, qu'ils goûtaient dans le désert[2].

Les femmes n'échappaient pas à cette fascination de la solitude. Deux anciens parcouraient le désert qui avoisine Scété. Un son, qui ressemblait à une voix humaine, leur révéla tout d'un coup la présence de quelque être vivant. Ils cherchèrent d'où il pouvait venir et ils découvrirent bientôt l'entrée d'une caverne qui servait de refuge à une femme. Elle était là depuis trente-huit ans et n'avait jamais vu personne[3].

L'isolement dans lequel vivait saint Paul est assez connu pour qu'il n'y ait pas à en parler.

Mais ce ne sont là que des faits exceptionnels. Les ermites ne vivaient pas d'ordinaire dans une séquestration aussi absolue. Souvent ils avaient autour d'eux soit un disciple, soit un compagnon de solitude. Saint Jean Chrysostome passa les quatre années de sa vie érémitique auprès d'un ancien, qui était son maître[4].

Le solitaire que saint Porphyre rencontra dans l'île de Rhodes avait un disciple à ses côtés[5].

Saint Antoine admit quelque temps Paul le Simple à vivre dans sa cellule; lorsqu'il crut sa formation suffisante, il lui en assigna une qui n'était pas trop éloignée[6].

1) *Verba seniorum*, libel. III, 4; Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. VI (Pat. lat., LXXIII, 1007).

2) S. Nil, *Narratio*, IV (Pat. gr., LXXXIX, 638).

3) *Verba seniorum* (*ibid.*, 1008).

4) Palladius, *Dialogus de vita S. Joannis Chrys.*, c. 5 (Pat. gr., XLVII, 18).

5) Marcos, *Vita S. Porphyrii*, 24-25 (Pat. gr., LXV, 1227-28).

6) Palladius, *Historia lausiaca*, c. 28 (Pat. gr., XXXIV, 1085).

Il serait facile de multiplier les exemples; car ils furent très nombreux, surtout en Égypte et en Thébaïde. Ces jeunes ermites, en échange des soins spirituels qu'ils recevaient, rendaient à leurs maîtres tous les services qu'ils pouvaient en attendre. Ils faisaient leur cuisine, allaient chercher de l'eau, et leur procuraient tout ce dont ils avaient besoin. Quand ils n'avaient pas de disciple, les anachorètes choisissaient parfois un compagnon qui habitait, soit dans la même cellule, soit dans le voisinage. Mais la cohabitation présentait de sérieux inconvénients; l'expérience était là pour le montrer. Deux hommes, toujours en face l'un de l'autre, au fond d'un désert, sans la moindre distraction, ont besoin, pour se supporter longtemps, d'être unis par les liens d'une affection vraiment surnaturelle. Comment avoir sans cela le courage de sacrifier constamment leurs volontés et leurs désirs? Impossible de conserver longtemps la paix sans cette disposition.

Un vieil anachorète désirait choisir pour compagnon un frère beaucoup plus jeune. Il s'en ouvrit un jour à lui. Ce frère était, malgré son âge, un homme d'expérience. Il ne voulut pas acquiescer immédiatement à cette proposition : « Je suis un pécheur, dit-il; tu ne pourras jamais vivre avec moi. — Mais si, répondait l'ancien, en renouvelant ses instances. » Celui-ci était un religieux très chaste; il ne pouvait comprendre qu'un moine eût des pensées impures. Son interlocuteur le savait. « Donnez-moi une semaine pour réfléchir, lui dit-il; et alors nous traiterons cette affaire. » Au bout de huit jours, l'ancien s'en alla chercher la réponse. Le jeune frère, pour se rendre compte de ses dispositions, lui confessa une faute, qu'il n'avait pas commise. « Abba, j'ai eu dans le cours de la semaine une violente tentation. Je suis allé au village voisin pour une affaire, et j'ai péché. » Au lieu de s'indigner, le vieillard lui demanda : « Veux-tu faire pénitence? — Je suis disposé à le faire. — Je prendrai pour ma part la moitié de ta faute. » Cette parole charitable dissipa les incertitudes du frère, qui s'empressa de lui dire : « Maintenant,

nous pouvons habiter sous le même toit ». Ce qu'ils firent tout le reste de leurs jours[1].

Deux frères, qui voulaient habiter ensemble, se promirent obéissance mutuelle. L'harmonie la plus étroite régna longtemps parmi eux. Mais il suffit un jour d'une bagatelle pour les jeter dans le trouble. Un oiseau vint se poser devant leur cellule. « C'est une colombe, dit l'un. — Non, c'est une corneille », répliqua l'autre. Chacun de soutenir son opinion avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Les têtes s'échauffèrent dans cette discussion ridicule, si bien que les coups succédèrent aux paroles. La cohabitation était difficile après une scène pareille. Chacun se retira de son côté. Mais au bout de trois jours la colère fut calmée. Les deux ermites, tout confus de ce qui leur était arrivé, se demandèrent mutuellement pardon et promirent de ne plus recommencer. De fait, ils vécurent dans l'union la plus étroite jusqu'à la fin de leur vie[2].

Pour conserver la paix, même à deux, il fallait donc une grande vigilance continuelle sur soi et une inaltérable charité. L'abbé Isaïe, qui avait une grande expérience de la vie érémitique, conseillait en outre la discrétion et la délicatesse dans les procédés : « Si tu habites avec un frère, dit-il, sois avec lui comme un étranger; ne lui commande rien; ne te pose jamais en supérieur; ne sois pas trop libre avec lui. Mais s'il vient à te donner un ordre, malgré tes répugnances, renonce à ta volonté propre; ne le contriste point, de peur de bannir la paix qui règne parmi vous. Sache bien que l'obéissance fait la vraie grandeur[3]. »

A défaut de disciple ou de compagnon, plusieurs ermites avaient pour les servir des séculiers, qui venaient des villages les plus rapprochés leur apporter ce qui leur était nécessaire[4].

1) *Verba seniorum*, 154; Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. III (Pat. lat., LXXXIII, col. 791).

2) *Apophtegmata Patrum*, publiés par Cotelier (Pat. gr., LXV, 311).

3) Isaias, *Oratio*, III (Pat. gr., XL, 1110) ; *Regula*, 30 (Pat. lat., CIII, 430).

4) *Verba seniorum*, 99; Rosweyde, *Vitæ patrum*, l. III (Pat. lat., LXXII, col. 779); *ibid.*, 118 (col. 782; 144, col. 788, etc.). Naucratios, frère de saint Basile, qui embrassa la vie solitaire sur les montagnes boisées des bords de

Les maîtres de la vie monastique, toujours préoccupés des graves inconvénients que présentait la solitude absolue, conseillaient de ne point trop éloigner les cellules les unes des autres. Parfois elles étaient assez rapprochées d'un groupe de cénobites. De la sorte, les solitaires pouvaient se visiter assez souvent et même prendre part à des assemblées qui réunissaient de temps à autre, le dimanche et le samedi par exemple, tous les frères d'une région. L'abbé Amoun de Nitrie questionna saint Antoine sur l'intervalle qu'il convenait de laisser entre les cellules des anachorètes. Le saint patriarche lui recommanda de les disposer de telle manière que les religieux pussent s'y rendre après le repas du soir[1].

Dans son monastère de Nitrie le nombre des religieux qui voulaient embrasser la vie érémitique fut tel que l'on dut créer, pour la leur rendre plus facile, une organisation très pratique. Il y avait, à une distance de soixante-dix stades, une solitude profonde. Ils y fixèrent le lieu de leur retraite. Le monastère leur envoyait tout ce dont ils avaient besoin. Leurs cabanes étaient assez distantes les unes des autres pour qu'il leur fût impossible de se voir ou de s'entendre. Il y en eut bientôt six cents, occupées par autant de religieux; ce qui valut à ce désert le nom de désert des Cellules[2]. Les moines de Scété se ménagèrent une retraite semblable sur la montagne de Pherme.

Postumianus, l'ami de Sulpice Sévère, visita dans la Haute-Thébaïde un monastère, qui était le centre autour duquel rayonnait un certain nombre de cellules d'ermites. L'abbé les allait voir de temps à autre et il leur fournissait les choses nécessaires à la vie[3].

l'Iris, avait en sa compagnie son ancien serviteur, Chrysaphios. Saint Grégoire de Nysse, *De vita S. Macrinæ* (Pat. gr., XLVI, 966-67).

1) *Apophtegmata Patrum* (Pat. gr., LXV, 86-87).

2) Sozomène, *Historia eccles.*, VI, 31 (Pat. gr., LXVII, 1387); Rufin, *Hist. mon.*, 22 (Pat. lat., XXI, 444-445); Palladius, *Hist. laus.*, 7 (Pat. gr., XXXIV, 1022; 97, col. 1295).

3) *Sulpitii Severi dial.* 1, p. 162-263. Schnoudi avait des anachorètes autour de son monastère. Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, 212-213.

Les nombreux anachorètes de la Palestine n'étaient pas complètement livrés à eux-mêmes, au temps de saint Hilarion, leur père et leur maître. Ceux du Sinaï, séparés les uns des autres par une distance qui parfois dépassait vingt stades, se visitaient quand ils le jugeaient opportun[1]. Sans cela, la charité aurait fini par disparaître de leurs âmes. Une solitude trop prolongée rend l'homme sauvage, en lui faisant oublier les notions les plus élémentaires de la civilité. C'est saint Nil qui fait cette remarque[2].

Malgré les sages précautions dont on l'entourait, la vie érémitique restait en règle générale exposée à de graves inconvénients. Aussi ne convenait-elle qu'aux hommes fortement trempés. Une foule d'esprits légers se laissaient néanmoins séduire par les charmes de la solitude. Les misanthropes et les caractères difficiles croyaient par ce moyen trouver la paix, en échappant aux ennuis du commerce avec leurs semblables. Illusion dangereuse, que l'expérience venait dissiper un jour ou l'autre. Il ne suffisait pas, en effet, de fuir la société pour devenir un véritable anachorète. « Un homme peut rester un siècle dans une cellule, disait à cette occasion l'abbé Ammonas, et ignorer complètement dans quel esprit il faut s'y tenir[3]. » Non, ce n'était pas en se cachant que l'ermite échappait au danger d'offenser Dieu, car la tentation est dans son cœur, plus que dans les lieux où il habite; elle le suit partout où il dirige ses pas[4]. Laissons saint Jérôme raconter lui-même les assauts que livraient à son cœur les passions au fond du désert de Chalcis : « Combien de fois dans cette solitude, brûlée par les feux du soleil, qui fournit aux moines un asile affreux, ne me voyais-je pas au milieu des plaisirs que Rome offre à ses habitants... Moi, qui par crainte de l'enfer m'étais enfermé dans cette prison, sans autre com-

1) S. Nil, *Narratio*, III (Pat. gr., LXXIX, 613, 619-622); *Nar.*, IV (col. 627); *Nar.* 651-664).

2) *Ibid. Nar.*, III (col. 622).

3) *Apophtegmata Patrum* (Pat. gr., LXV, 346).

4) Cassien, *Conlatio*, XVIII, 16, p. 526 et s.

pagnie que celle des scorpions et des fauves, j'assistais souvent en esprit aux danses lascives. Mon visage était décoloré par le jeûne, et dans mon corps glacé je sentais bouillonner des désirs impurs; les feux de la luxure brûlaient une chair à moitié morte. Alors, privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, que j'essuyais avec mes cheveux; j'essayais de dominer les révoltes de ma chair, en la privant de nourriture pendant une semaine entière... Je me souviens de mes cris, des nuits passées sans sommeil, des coups dont je frappais ma poitrine jusqu'à ce que mon cœur eût retrouvé la paix[1]. »

On racontait l'aventure d'un pauvre moine, qui s'était figuré pouvoir vaincre aisément les violences de son caractère dans une solitude où il n'aurait personne avec qui se disputer. Il occupait depuis quelque temps une grotte dans le désert, quand un jour sa cruche pleine d'eau tomba par hasard et répandit à terre l'eau qu'elle contenait. Il la remplit de nouveau; mais ce fut pour la voir tomber. Elle se renversa encore, lorsqu'il l'eut remplie pour la troisième fois. C'en fut assez pour le mettre hors de lui. Dans sa colère, il saisit sa cruche et la brisa. Le calme revint bientôt et après quelques instants de réflexion sur ce qui lui était arrivé, il se dit à lui-même : « Me voilà seul ici, et pourtant je me suis laissé vaincre par la colère. Je retournerai donc à mon monastère; car partout il faut lutter; partout on a besoin de la vertu de patience et du secours divin[2]. »

Aussi Cassien, saint Nil et la grande majorité des Pères conseillaient-ils de n'embrasser la vie érémitique qu'après avoir diminué l'empire de ses passions par de fréquentes victoires remportées sur soi-même[3]. Ce qui faisait dire à un an-

1) S. Jérôme, *Epist.* 22 (Pat. lat., XXII, 398-399).
2) *Verba seniorum*, 40; Rosweyde, l. III (Pat. lat., LXXIII, 778).
3) Cassien, *Conlat.* XIX, p. 544-552; *Instit.*, l. VIII, p. 162; l. IX, p. 169; S. Nil, l. III, *epist.* 72 (Pat. gr., LXXIX, 422); id., ***Tractatus ad Eulogium***, 32 (*ibid.*, 1135).

cien : « Qui veut habiter dans le désert, sans avoir à en pâtir, doit être un docteur et ne plus avoir besoin de maître[1]. »

Il était donc prudent de se former à la pratique de la vertu sous la conduite d'un supérieur et au milieu d'autres religieux avant d'affronter les combats de la solitude[2]. Cassien recommande fort cette manière de procéder[3]. Les choses se passaient ainsi à Diolcos, à Nitrie, à Scété[4]. Le célèbre Jean de Lycopolis[5] et une multitude d'autres en Égypte, en Syrie, dans tout l'Orient agirent de cette façon.

Mais le séjour matériel dans un monastère n'était pas une préparation suffisante. Il fallait des aptitudes spéciales et une vertu éprouvée. Sinon, l'attrait du désert devenait pour les cénobites eux-mêmes un piège dangereux. Beaucoup s'y laissaient prendre. Saint Éphrem signala plus d'une fois ces illusions aux religieux qui le lisaient ou qui l'écoutaient. Elles sont, à ses yeux, une tentation du diable qui cherche à détourner un jeune frère de sa vocation[6]. Les anciens n'échappent pas toujours à cette séduction[7]. Jeunes et vieux sont attirés par les louanges que l'on décerne aux saints anachorètes beaucoup plus que par les travaux qui les leur ont mérités[8]. Le diacre d'Édesse insiste trop sur ce sujet pour ne pas avoir été le témoin attristé du mal que ce désir indiscret de la solitude cause aux moines. Il se rappelle évidemment un de ces exemples, quand il trace le portrait suivant : Un religieux s'est placé sous la direction d'un père spirituel. L'ennemi du salut s'approche pour lui dire : Va-t'en d'ici, et habite tout seul; tu jouiras d'une tranquillité plus grande. Si le frère prête l'oreille à ce discours, le démon encouragé vient lui tenir ce

1) *Verba seniorum*, lib. X, 90; Rosweyde, l. V (*ibid.*, 928).

2) S. Nil, *Tractatus ad Eulogium* (*ibid.*).

3) Cassien, *Conlat.* XVIII, p. 509; *Præfatio*, p. 4.

4) Id., *Instit.*, l. V, n. 36, p. 108; *Conlat.*, III, p. 68.

5) Palladius, *Hist. laus.*, 43 (Pat. gr., XXIV, 1109).

6) S. Ephrem, *De humilitate*, oper. grec., t. I, 315-317; *Paræn.*, XXIII, t. II, 102-103.

7) Id., *Paræn.*, XXIV (*ibid.*, t. II, 107).

8) Id., *Parænes*, XXXVIII (*ib.*, 136).

propos : Enfonce-toi plus avant dans le désert. S'il acquiesce à cette proposition, le Tentateur revient au bout de quelque temps lui suggérer des pensées qui plongent son cœur dans la tristesse. Il fait passer sous les yeux de ce pauvre ermite la longueur du temps, la pénurie de toutes choses, les besoins de la vieillesse et l'ennui de la solitude. Le cœur s'amollit insensiblement et finit par perdre courage. C'est alors que le diable de l'impureté fait son apparition. Le moine l'écoute. A une chute lamentable succède la désolation, puis le désespoir et enfin l'abandon de toute vie religieuse [1].

La Mésopotamie n'avait pas le monopole de ces scandales. Il faut entendre saint Jérôme parler de ces pauvres religieux que l'abus de la vie érémitique avait précipités dans le découragement et dans le désordre [2]. On racontait en Égypte l'histoire d'un moine fervent qu'un zèle indiscret avait poussé vers la solitude malgré la volonté de son supérieur. Il fut, au bout de six ans, victime d'une illusion. Il rentra dans le monde, pour y traîner une existence honteuse et misérable [3]. La fin de Ptolemæos fut plus triste encore. Après quinze années passées sans la moindre relation avec les hommes, il prit une allure étrange. On le vit quitter le désert, parcourir l'Égypte et donner aux fidèles le spectacle de ses excès lamentables [4].

Il s'est rencontré plusieurs ermites qui sont revenus volontiers au monastère, après avoir goûté longtemps les charmes de la solitude. Le cas n'était point rare en Syrie. Saint Éphrem leur conseillait de ne pas se prévaloir des années passées au désert, mais de garder humblement leur place, comme s'ils embrassaient la vie religieuse pour la première fois. A cette condition seulement, ils pouvaient avoir la paix [5]. Cassien rencontra, près de Diolcos, dans le monastère de l'abbé Paul, le

1) S. Ephrem, *Paræn.*, XLII (*ibid.*, p. 154 et s.).

2) Jérôme, *Epist.* 125 *ad Rusticum* (Pat. lat., t. XXII, 1081-82).

3) *Verba seniorum*, libel. VII, 21 ; Rosweyde, id., l. V (Pat. lat., LXXIII, 897-900).

4) Palladius, *Hist. laus.*, 33 (Pat. gr., t. XXXIV, col. 1094).

5) S. Ephrem, *De humilitate*, c. 27 (op. grec., t. III, p. 307).

moine Jean qui avait abandonné le désert pour se soumettre en parfaite humilité aux exigences de la vie commune [1].

III

Il est temps de parler de cette vie commune, telle que la menaient les *cénobites*. On donnait ce nom de *cénobites* aux moines qui vivaient en commun sous l'autorité d'un supérieur [2]. « Ils ont la même table, dit saint Jean Chrysostome, les mêmes aliments, les mêmes habits, la même manière de vivre. Parmi eux, il n'y a ni grand ni petit... Tout y est dans un ordre parfait. Si quelqu'un est inférieur aux autres, ceux qui le dominent ne prêtent aucune attention à son infériorité. De la sorte, les petits se trouvent agrandis. Pourquoi s'étonnerait-on de cette communauté de vie, de table, de vêtement, puisqu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme? Rien n'est plus favorable au développement de l'humilité. Chacun s'efforce d'honorer le prochain, sans exiger de lui le moindre honneur [3]. »

La charité seule était capable d'unir ainsi des hommes entre lesquels le caractère, l'origine, l'âge établissaient des divergences profondes. C'est elle qui faisait la force de ces assemblées ou *congrégations* [4]. On pouvait les comparer à une phalange contre laquelle les efforts du démon étaient toujours impuissants [5].

Les moines orientaux se demandèrent souvent si la vie

1) Cassien, *Conlat.*, XIX, 534-536. L'abbé Jean expose à Cassien les motifs qui l'ont déterminé à agir de la sorte. On trouve des faits analogues dans les monastères de saint Pakhôme (*Vie arabe de S. Pakhôme*, publiée par Amélineau (*A. D. M. G.*, t. XVII, p. 427).

2) Cassien, *Conlat.*, XVIII, p. 509-511.

3) S. Jean Chrysost., *In Mathæum hom.* 72 (Pat. gr., LVIII, 671-672).

4) Cassien, *Conlat. secunda præfatio*, p. 503. Ce terme de *congregatio* souvent employé par Cassien dans ce sens revient plusieurs fois sous la plume du Législateur des moines d'Occident.

5) *Constitutiones monasticæ*, faussement attribuées à saint Basile, c. 18 (Pat. gr., XXXI, 1382-87).

cénobitique devait être préférée à la vie érémitique. Les avis étaient partagés, cela va sans dire. La tradition cappadocienne s'est, en règle générale, montrée peu favorable à la dernière. Saint Basile, son représentant le plus autorisé, se prononce très nettement pour la supériorité du cénobitisme. D'abord ce genre de vie lui semble plus conforme aux dispositions de la Providence, qui impose à l'homme l'obligation de se servir de son prochain et de le servir à son tour; il permet aux moines d'exercer la charité, tandis que, dans le désert où chacun doit se suffire à lui-même, cette vertu est difficile à pratiquer; il leur procure, avec les avantages de la correction fraternelle et des bons exemples, l'occasion d'être humbles, obéissants et miséricordieux[1].

Saint Éphrem trouve des avantages de part et d'autre et conclut que chacun doit dans la pratique se contenter de ce qu'il a[2]. Néanmoins il déclare les cénobites plus heureux[3]. Saint Jérôme, qui a maintes fois célébré la vie érémitique, se prononce nettement en faveur du cénobitisme dans sa lettre à Rusticus[4]. D'après Evagrios, qui avait expérimenté, comme saint Jérôme et saint Éphrem, ces deux genres de vie, les luttes que le cénobite doit soutenir sont beaucoup moins périlleuses que celles de l'anachorète. Car celui-ci a les démons pour ennemis, tandis que celui-là est aux prises avec les négligences de ses frères[5]. L'école de Tabernne préférait la vie en commun[6]. Cassien, qui se fait l'écho de la tradition égyp-

1) S. Basile, *Regulæ fusius tractatæ inter.*, 7 (Pat. gr., XXXI, col. 927-934); *Regulæ brevius tractatæ inter.*, 14 (*ibid.*, 1134); cf. S. Grégoire de Nazianze, *Poem.* V (Pat. gr., XXXVIII, 641-645); *Constitutiones monasticæ*, c. 18 (Pat. gr., XXXI, 1382-1377); S. Grégoire de Nysse, *De Virginitate*, 24 (Pat. gr., XLVI, 410-411).

2) S. Ephrem, *Consilium de vita spirituali* (opera grec., t. I, 260).

3) Id., *De humilitate*, 38 (*ibid.*, p. 311).

4) S. Jérôme, *Epist.* 125, n. 9 (Pat. lat., XXII, 1077).

5) Evagrios, *Capita practica*, c. 5 (Pat. gr., XL, 1223).

6) *Vie copte de saint Pakhôme* (*A. D. M. G.*, *ibid.*, p. 186-192). Cf. Grützmacker, *Pachomius und das älteste Klosterleben*, p. 49; Ladeuze, *ouvr. cit.*, p. 188.

tienne, dit sagement que ces deux genres de vie sont dignes de louange. Chacun peut et doit embrasser celui qui convient à son âme. Il y a des deux côtés de très sérieux avantages. Le renoncement parfait à la volonté propre et le complet abandon à la divine Providence sans le moindre souci du lendemain sont la note caractéristique de la perfection des cénobites ; les anachorètes trouvent dans leur isolement le moyen d'acquérir une grande liberté de cœur et une étroite union avec la Divinité [1].

En somme, la vie commune offrait aux moines des avantages pratiques incontestables. Elle les dressait aux vertus d'obéissance et de renoncement dont l'exercice faisait la base de son organisation. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans les *Verba seniorum*. Un ancien fut ravi en extase. Il aperçut devant le Seigneur des hommes, distribués sur quatre rangs. Le premier était occupé par les infirmes, qui savaient rendre grâce à Dieu au sein de l'épreuve ; le deuxième était réservé à tous ceux qui exercent l'hospitalité chrétienne ; on voyait au suivant les ermites qui se sont retirés dans la solitude, où ils vivent éloignés de tout commerce avec leurs semblables ; les frères, qui par amour de Dieu embrassent une vie d'obéissance et sont en toutes choses soumis à leurs supérieurs, se trouvaient au quatrième rang, qui est le plus élevé. Ces derniers portaient un collier d'or ; et ils jouissaient d'une gloire supérieure à celle de tous les autres. L'ancien demanda la raison de cette supériorité. Il lui fut répondu : « Les hommes qui sont aux trois premiers rangs trouvent toujours quelque consolation, en faisant leur volonté propre même dans les bonnes œuvres ; l'homme obéissant, au contraire, renonce à sa volonté propre, pour vivre dans une complète dépendance de la volonté de son père spirituel. Voilà pourquoi il surpasse tous les autres [2]. »

Cassien, qui partageait l'opinion de ses contemporains sur

1) Cassien, *Conlat.*, XIX, p. 542-543 ; XXIV, p. 682.

2) *Verba seniorum*, 144 ; Rosweyde, *ibid.*, libel. 3 (Pat. lat., LXXIII, 787-788).

le caractère monastique des premières communautés chrétiennes de Jérusalem et sur le christianisme des thérapeutes de Philon, croyait que les cénobites, leurs continuateurs, avaient précédé les anachorètes. Mais cette opinion est dénuée de fondement. Ce sont, au contraire, les ermites qui vinrent les premiers. Saint Pakhôme, qui depuis longtemps déjà avait embrassé la vie solitaire, fonda la première réunion de cénobites à Tabernne vers 325. Si saint Antoine est vénéré comme le patriarche de la vie érémitique, saint Pakhôme est le véritable patriarche des cénobites[1]. La cellule d'Amoun devint peu après le berceau du célèbre monastère de Nitrie; Scété se forma autour de celle de l'abbé Macaire. Dans la Thébaïde, Apollon, après quarante années passées dans le désert, choisit une caverne plus rapprochée du pays habité. Ses miracles et ses vertus, en fixant sur lui l'attention des hommes, lui attirèrent de nombreux disciples, qui formèrent sous sa direction une communauté fervente[2]. En Palestine, Gélase[3], Euthyme et Théotiste[4]; en Mésopotamie, Publios de Zeugma[5], Julien Sabbas[6] et combien d'autres anachorètes devinrent, eux aussi, chefs de cénobites. Ce fut la même chose un peu partout. Quelques-uns de ces solitaires, lancés par la Providence au sein de la vie commune, regrettaient vivement le calme de la solitude. A certaines heures, Julien Sabbas, n'y tenant plus, abandonnait ses moines pour aller bien avant dans le désert, loin du regard des hommes, goûter les douceurs de la contemplation. Ses absences duraient jusqu'à sept ou dix jours[7]. Ce désir de la retraite était pour

1) Cf. Ladeuze, *ouvr. cité*, p. 165 et s.

2) Rufin, *Hist. monach.*, 7 (Pat. lat., XXI, 44); Sozomène, *Hist. eccles.*, VI, 29 (Pat. gr., LXVII, 1374).

3) *Apophtegmata Patrum* (Pat. gr., LXV, 150-154).

4) Cyrille, *Vita S. Euthymii*, 3 (*Acta S. S. Jan.*, t. II, p. 663).

5) Théodoret, *Religiosa historia*, V (Pat. gr. LXXXII, 1351).

6) *Ibid.*, II (Pat. gr. LXXXII, 1309).

7) *Ibid.*, II (Pat. gr. LXXXII, 1310-1314).

Gélase une tentation violente. Il lui fallait toute son énergie pour la dominer[1].

A peine eut-il fait son apparition que le cénobitisme se montra plein de force. Il inspirait aux âmes une entière confiance. L'avenir était à lui. Les hommes qu'il forma rendirent à l'Église et à la société des services éminents. Il n'a cessé de se développer à travers les siècles et les pays, se prêtant avec une facilité remarquable aux divers besoins des temps et des lieux, pendant que la vie érémitique, même en Orient, a perdu peu à peu de son prestige et de sa fécondité, en attendant sa disparition presque complète.

IV

La ferveur des moines orientaux créa durant cette période des genres de vie assez extraordinaires. La *réclusion* est celui qui compta peut-être le plus de partisans. L'Égypte païenne avait connu, un siècle et demi avant notre ère, des ascètes, qui menaient dans le Serapeum de Memphis une existence assez semblable à celle de nos reclus[2]. Quelques critiques ont vainement tenté, après Weingarten, de rattacher à cette institution l'origine de ces derniers[3].

Les moines reclus furent assez nombreux dans la vallée du Nil. Jean de Lycopolis fut l'un des plus célèbres[4]. Citons encore Théonas, pour lequel les habitants d'Oxyrrhynque professaient une grande vénération[5] et Nilamnon, que les fidèles de Géras, dans la région de Péluse, élurent pour évêque[6]. Ils

1) *Apophtegmata Patrum* (Pat. gr., LXV, col. 154).

2) Brunet de Presle, *Le Serapeum de Memphis* (*Mémoires présentés par des savants étrangers à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, série 1, t. II, p. 567).

3) Weingarten, *Der Ursprung des Mönchthum*, p. 32 et s.; cf. Grützmacher, *ouvr. cité*, 39 et s.; Zöckler, *Askese und Mönchthum*, 2e éd., t. I; Mayer, *Die christliche Askese*, p. 31 et s.; Ladeuze, *ouvr. cité*, 160-161.

4) Palladius, *Hist. laus.*, 43 (Pat. gr., XXXIV, 1109-1110).

5) Id., 50. (*ibid.*, 1134); Rufin, *Hist. monach.*, 6 (Pat. lat., XXI, 409-410).

6) Sozomène, *Hist. eccles.*, VIII, 19 (Pat. gr., LXVII, 1566).

abondaient surtout en Syrie et en Mésopotamie, où Eusèbe paraît avoir inauguré ce genre de vie auprès de Carrhes[1]. On les trouve en Palestine[2], en Cappadoce[3], à Nicée[4], dans le voisinage de Constantinople[5]. Quelques femmes ne craignirent pas de s'imposer la contrainte de la réclusion. On en voit à Alexandrie[6], à Jérusalem[7], en Syrie[8].

Les uns se renfermaient dans une cellule ordinaire, parfois même assez spacieuse. Celle de Jean de Lycopolis se composait de trois pièces[9]. D'autres se contentaient d'un appartement au fond de l'habitation d'un ermite. Un moine, honoré du diaconat, s'ouvrit à un ancien du désir qu'il avait de mener l'existence des reclus. Apercevant une chambrette dérobée dans l'intérieur de sa cellule : « Enferme-moi dans cet appartement, comme dans un tombeau, et ne le dis à personne[10]. » Saint Antoine se retira dans un sépulcre abandonné. Pierre le Galate[11], Sisinnios[12] et plusieurs autres se contentèrent aussi d'un tombeau. Il y en eut qui s'enfermèrent dans des cavernes[13]. Siméon Stylite se cacha au fond d'une citerne desséchée[14]. Quelques-uns, pour rendre leur existence plus pénible encore, choisissaient des cellules étroites et basses qui ne leur permettaient ni de se tenir debout ni de s'étendre à terre tout du long[15]. Ce fut le cas de

1) Sozomène, VI, 33 (Pat. gr., LXVII, 1394); Théodoret, *ouvr. cit.*, passim.
2) Evagrios Scolast., *Hist. eccles.*, l. I, 21 (Pat. gr., LXXXVI, 2479).
3) Grég. Naz., *Poema ad Hellenium*, v., 61-62 (Pat. gr., XXXVII, 1455).
4) S. Jean Chrys., *Epist.* 221 (Pat. gr., LII, 733).
5) *Verba seniorum*; Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. III (Pat. lat., LXXIII, 749).
6) Palladius, *Hist. laus.*, c. 5 (Pat. gr., XXXIV, 1015-16).
7) Id., 34 (*ibid.*, 1095).
8) Théodoret, *Religiosa historia*, 29, 30 (*ibid.*, LXXXII, 1490-1494).
9) Palladius, *ouvr. cit.*, 43 (Pat. gr., XXXIV, 1109-1110.)
10) *Verba seniorum*, lib. V, 23 (Pat. lat., LXXII, 880).
11) Théodoret, *Religiosa historia*, 9 (Pat. gr., LXXXII, 1379).
12) Palladius, *Hist. laus.*, 109 (Pat. gr., XXXIV, 1214).
13) Evagrios, *Hist. eccles.*, l. I, 21 (Pat. gr., LXXXVI, 2479).
14) Théodoret, *ouvr. cit.*, 26 (*ibid.*, 1470).
15) Evagrios, *ouvr. cit.*, l. I, 21 (Pat. gr., LXXXVI, 2479).

Maris, dans le diocèse de Cyr[1], d'Eusèbe, auprès de Télédan[2], et de Marcien dans le désert de Chalcis. La haute taille de ce dernier lui rendait ce séjour encore plus incommode[3].

Les reclus cherchaient par dessus tout à éviter les relations avec les hommes. Pour cela, ils établissaient entre eux et le monde une barrière matérielle difficile à franchir. Si quelques-uns se bornaient à tenir fermée la porte de leur cellule, la plupart la remplaçaient par un mur. Ils ne conservaient alors qu'une fenêtre, par laquelle ils recevaient leurs aliments et pouvaient s'entretenir avec les visiteurs. Encore y en eut-il qui réduisirent cette ouverture aux plus petites proportions. Acepsimas, par exemple, se contentait d'un trou dans sa muraille; il avait eu soin de lui donner la forme d'une ligne brisée, afin de n'être vu par personne. Salamanes, reclus dans un village sur les rives de l'Euphrate, poussa encore plus loin l'amour de la retraite. Il recevait ses provisions de l'extérieur une fois l'an par un trou qu'il pratiquait sous les fondations de la muraille. Son évêque, voulant lui conférer l'ordination sacerdotale, dut pour pénétrer jusqu'à lui démolir le mur[4]. C'est dans le but d'échapper complètement aux regards des hommes que Siméon Stylite descendit au fond de sa citerne. Le tombeau dans lequel Pierre le Galate s'enferma avait la forme d'une tour, sans la moindre ouverture. Pour communiquer avec lui, il fallait monter sur le toit à l'aide d'une échelle[5].

Quelques reclus admettaient un compagnon dans leur cellule. Pierre le Galate, dont nous venons de parler, habitait avec un possédé, nommé Daniel, qu'il avait guéri par ses

1) Théodoret, *ouvr. cit.*, 20 (Pat. gr., LXXXII, 1431).
2) Id., 4 (*ibid.*, 1342).
3) Id., 3 (*ibid.*, 1326).
4) Id., 19 (*ibid.*, 1527-1430).
5) Id., 9 (*ibid.*, 1379).

prières [1]. Eusèbe de Télédan et son frère Agapit partageaient la réclusion de Marcien [2].

Les uns se renfermaient pour toujours; d'autres, pour un temps plus ou moins long. Jean de Lycopolis, qui avait quarante ans lorsqu'il entra dans sa cellule, ne la quitta plus jusqu'à sa mort. Les Syriens Salamanes, Marcien, Maris, Romanos, Eusèbe, Limmæos, attendirent également leur dernière heure au fond de leur retraite. Acepsimas resta soixante années sans la moindre interruption dans la même demeure. Le reclus Aphraates, après avoir occupé quelque temps une cellule auprès d'Édesse, la quitta pour venir à Antioche [3]. Siméon Stylite, Sisinnios, la pénitente Thaïs ne restèrent enfermés que l'espace de trois ans. Il fallut les instances importunes d'Ammien pour déterminer Eusèbe de Télédan à renoncer à sa réclusion perpétuelle, lorsqu'on vint le prier d'accepter le gouvernement d'un monastère [4].

On ne considérait pas toujours certaines sorties comme incompatibles avec la réclusion. Ainsi Pierre le Galate sortit une fois pour aller faire un miracle en faveur de la mère de Théodoret [5]. Acepsimas, dont la clôture était si rigoureuse, sortait cependant une fois la semaine pour renouveler sa provision d'eau. Il ne le faisait que la nuit, et encore avait-il grand soin de se cacher dans la crainte d'être aperçu. Un pasteur, qui veillait non loin de sa cellule, le voyant se glisser vers la fontaine, le prit pour un loup. Il saisit aussitôt sa fronde et se disposa à lui lancer une pierre. Mais sa main fut retenue par une force invisible. Il reconnut son erreur, quand il aperçut le solitaire qui regagnait son gîte. Au point du jour, il vint lui confesser sa faute et lui demander humblement pardon. Un curieux, voulant se rendre compte de la vie qu'il menait au fond de sa cellule, monta sur un platane

1) Théodoret, *ibid.*
2) Id., 3 (*ibid.*, 1326); 4 (1342).
3) Id., 5 (*ibid.*, 1367).
4) Id., 4 (*ibid.*, 1342).
5) Id., 19 (*ibid.*, 1387).

d'où ses regards pouvaient considérer le pieux reclus. Mais Dieu le punit de sa témérité; la moitié de son corps fut privé de mouvement. Reconnaissant sa faute, il supplia le saint d'intervenir pour lui auprès du Seigneur. Acepsimas commença par faire couper l'arbre, qui lui avait fourni le moyen de satisfaire sa curiosité. Aussitôt après le coupable retrouva l'usage de ses membres[1].

Le soin que prenaient les reclus d'échapper aux regards des profanes ne parvenait pas à éloigner de leur cellule l'affluence des visiteurs que leur vie extraordinaire et le renom de leurs vertus attiraient parfois en très grand nombre.

Romanos, qui resta longtemps dans le voisinage d'Antioche, entretenait volontiers ceux qui venaient à lui. Il exerçait de la sorte un fructueux apostolat[2]. Eusèbe d'Asicha était fort gêné par la foule qui venait solliciter ses prières et ses conseils. Pour l'éviter il quitta sa cellule, et se retira dans un monastère, où il put avec le consentement de l'abbé continuer sa réclusion[3]. Marcien, pour conserver la paix durant toute une partie de l'année, ne permettait l'accès de sa retraite qu'après la fête de Pâques[4].

Les femmes n'étaient jamais admises à jouir de ce privilège. Il refusa de faire une exception à cette règle, même pour sa sœur[5]. Jean de Lycopolis ne se montrait pas moins sévère[6].

Certains visiteurs ont pu franchir le seuil de quelques cellules de reclus. Marcien, quand il recevait la visite du solitaire Avitos, lui ouvrait sa porte et le retenait trois jours auprès de lui[7]. Eusèbe recevait de temps en temps un petit

1) Théodoret, *ouvr. cit.*, 15 (*ibid.*, 1415). Théodoret parle des visites que le reclus Palladius faisait à Siméon l'Ancien (*ibid.*, 7, col. 1366).

2) Id., 11 (*ibid.*, 1394).

3) Id., 18 (*ibid.*, 1426-27).

4) Id., 3 (*ibid.*, 1331).

5) *Ibid.*, 1334-35.

6) Rufin, *Hist. monach.*, 1 (Pat. lat., XXI, 392-394).

7) Théodoret, *ouvr. cit.*, 3 (*ibid.*, 1334).

nombre d'amis[1]. Un moine, qu'un frère poursuivait d'une haine implacable, avait mis tout en œuvre pour la calmer. N'ayant pu réussir, il s'enferma dans une cellule de reclus. Quelque temps après, les anciens de la région entreprirent de les réconcilier et ils amenèrent au reclus son ennemi. Avant d'arriver, ils le laissèrent en route et vinrent frapper à la porte du solitaire pour lui signaler sa présence. Le frère ouvrit sa fenêtre et engagea conversation avec eux. Mais, lorsqu'il sut que son ennemi était dans le voisinage, il s'arma d'une hache, fit sauter la porte et courut se jeter dans ses bras. Il les conduisit tous à son habitation où ils passèrent trois jours ensemble[2].

Théodoret, évêque de Cyr, trouvait dans sa dignité et dans sa vive admiration pour ces serviteurs de Dieu une raison de se faire ouvrir leurs portes. Il fut le seul qui pût pénétrer auprès de Limmæos. Quand on apprenait dans la région l'époque des visites, qu'il lui faisait, les curieux affluaient de toutes parts[3]. Il vint un jour voir le reclus Maris, qui lui inspirait une tendre affection. Le moine déboucha sa porte et reçut dans ses bras l'auguste visiteur. Il éprouvait depuis longtemps le désir d'assister au Saint Sacrifice. L'évêque s'empressa de lui donner satisfaction. Il se fit apporter les vases sacrés d'une église voisine. Les mains de ses diacres lui tinrent lieu d'autel. Il célébra les saints mystères et donna la communion au pieux reclus. Dans sa joie, Maris disait que jamais bonheur pareil n'avait rempli sa cellule; il lui semblait voir le ciel avec les yeux de son corps[4].

Quelques-uns de ces grands serviteurs de Dieu, non contents des austérités d'une réclusion perpétuelle, se condamnaient à un silence rigoureux. On leur a donné le nom

1) Théodoret, *ouvr. cit.*, 18 (*ibid.*, 1426-27).
2) *Verba seniorum*, 94; Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. III (Pat. lat., LXXIII, 777).
3) Théodoret, *ouvr. cit.*, 22 (*ibid.*, 1454).
4) Id., 20 (*ibid.*, 1430-31).

d'*hesychastes*. Tels furent Acepsimas et Salamanes, dont il a été question déjà. Ce dernier avait fixé son gîte sur les bords de l'Euphrate, en face de Capersana, son village natal. Lorsque ses vertus lui eurent acquis une certaine célébrité, ses compatriotes voulurent le ramener chez eux. Ils l'enlevèrent une nuit et le placèrent dans une cellule semblable à la sienne. Mais les habitants du village auprès duquel ils avait passé plusieurs années prétendirent avoir des droits sur lui; ils l'enlevèrent à leur tour. Tout cela se fit, sans que Salamanes prononçât une seule parole[1].

Les reclus donnaient la plus grande partie de leur temps à l'oraison. Ils étaient contemplatifs avant tout. On peut juger de l'emploi de leurs journées d'après l'exposé qu'Alexandra, recluse d'Alexandrie, fit de son existence à Mélanie l'Ancienne. « Depuis le matin jusqu'à la neuvième heure, je prie. Après quoi je file du lin; je repasse la vie des saints Pères, des patriarches, des apôtres et des martyrs. Lorsque le soir est arrivé, je glorifie le Seigneur mon Dieu, je prends un peu de pain, et je consacre à l'oraison plusieurs heures de la nuit[2]. »

Le désir d'une union plus étroite avec Dieu fut en général le motif qui détermina les reclus à embrasser une existence aussi pénible. On en trouve néanmoins qui virent dans la réclusion un moyen d'expier leurs fautes ou de réparer les négligences de leur vie antérieure. De ce nombre fut la célèbre pénitente Thaïs[3]. Un moine, dont le nom est inconnu, commit une faute grave. Il s'en ouvrit à un ancien, qui lui imposa pour pénitence une sévère réclusion jusqu'à ce que le Seigneur eut manifesté par un miracle sa réhabilitation[4]. Saint Jean Chrysostome raconte à son ami Théodore l'aventure de ce vieil ermite des environs d'Antioche qui était tombé, lui aussi, dans une faute grave. Saisi de repentir, il supplia

1) Théodoret, *ouvr. cit.*, 19 (*ibid.*, 1427-30).
2) Palladius, *Hist. laus.*, 5 (Pat. gr., XXXIV, 1015-1016).
3) Rosweyde, *Vitæ Patrum*, l. I (Pat. lat., LXXIII, 661-662).
4) *Verba seniorum*, lib. V, 26; Rosweyde, l. V (*ibid.*, 880).

son compagnon de l'enfermer au fond d'une cellule et de lui porter de temps à autre les aliments dont il ne pourrait se passer. Ses austérités, ses prières et ses larmes lui rendirent promptement l'innocence qu'il avait perdue. Les campagnes étaient alors désolées par la sécheresse. Les habitants demandaient à Dieu par de ferventes prières la cessation du fléau. L'un d'entre eux fut mystérieusement averti d'aller solliciter les suffrages du solitaire. Il vint le trouver avec ses amis. Mais le moine, confident de sa solitude, leur dit qu'il était mort. Il était convenu qu'il ferait cette réponse à tous ceux qui se présenteraient pour lui parler. Ces braves gens, de retour chez eux, continuèrent leurs oraisons. Ils reçurent le même avertissement et revinrent à l'habitation du reclus. Son compagnon, voyant là une manifestation de la volonté divine, leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils démolirent la muraille qui en fermait l'entrée, se jetèrent à ses genoux, lui exposèrent ce qui se passait et le conjurèrent d'écarter de leur pays par son oraison la famine qui le menaçait. Le reclus se rendit à leur désir et sa prière fut entendue[1]. Ailleurs un ermite, qui négligeait depuis quelque temps les devoirs de son état, comprit à quels dangers sa paresse l'exposait. Il se renferma dans une cellule où il passa le reste de ses jours, réparant les années perdues par les larmes et la pénitence[2]. Philoromos de Galatie usa d'un moyen semblable pour vaincre les tentations impures qui l'obsédaient[3]. Elpidios, diacre de l'église de Césarée, en Palestine, obéit à un mobile différent. Une accusation calomnieuse pesait sur lui et causait un grand scandale. Au lieu de se défendre, il prit le parti d'attendre de Dieu seul sa justification. Il s'enferma dans une cellule de reclus. Dieu exauça sa prière et bénit sa confiance, car les circonstances lui donnèrent pleinement raison[4].

1) S. Jean Chrys., *Exhortatio ad Theodorum lapsum*, 1 (Pat. gr., XLVII, 304-305).

2) *Verba seniorum*, ibid.; Rosweyde, l. III (*ibid.*, col. 808).

3) Palladius, *Historia laus.*, 113 (Pat. gr, XXXIV, 1215).

4) Id., 141 (*Ibid.*, 1239-46).

Comme la vie érémitique, la réclusion n'était pas sans graves inconvénients. Il fallait, pour l'embrasser et surtout pour en tirer profit, une énergie peu commune et une âme bien détachée de la terre. Aussi y avait-il à se défier des hommes qui s'y engageaient prématurément et sans préparation suffisante. Un jeune frère, dont le nom est resté inconnu, eut la témérité de s'enfermer dans une cellule aussitôt après avoir revêtu l'habit monastique. Les anciens du voisinage le prirent en compassion et l'obligèrent à en sortir. « Si tu vois un jeune homme, disait-il à cette occasion, monter au ciel par sa propre volonté, saisis-lui le pied et jette-le par terre[1]. »

L'expérience montrait, en effet, qu'il ne suffisait pas de passer toute sa vie entre quatre murailles pour échapper aux faiblesses de la nature humaine. Nous en trouvons un exemple dans la correspondance de saint Nil. Il eut à réprimander sévèrement un reclus qui poussait la violence jusqu'à se mettre sur le seuil de sa cellule pour frapper les frères qui venaient lui rendre visite[2].

V

Plusieurs des reclus, mentionnés plus haut, trouvaient qu'une cabane, si modeste fût-elle, était un luxe bien superflu pour un serviteur de Dieu. Ils fixaient pour toujours leur demeure dans une étroite enceinte, qu'ils entouraient de murs. Hiver comme été, ils n'avaient d'autre toit que la voûte des cieux. On les nomme parfois *subdivales*, ce qui signifie *vivants à la belle étoile*[3]. Marana et Cyra, nobles femmes de Berhée dont Théodoret a écrit la vie, vécurent exposées de la sorte à toutes les intempéries[4]. Eusèbe d'Asicha se laissait brûler

1) *Verba seniorum*, lib. X, 110-111 ; Rosweyde, l. V (Pat. lat., LXXIII, 932).

2) S. Nil, l. 11, *Epist.* 96 (Pat. gr., LXXIX, 243).

3) Cf. Zöckler, *Askese und Mönchtum*, 251-242.

4) Théodoret, *Hist. relig.*, 29 (Pat. gr., 1490-91).

par les ardeurs du soleil en été et glacer par les froids de l'hiver entre ses quatre murailles de pierre sèche[1]. Il avait placé le lieu de sa retraite au sommet d'une montagne, comme pour s'exposer à des variations de température plus grandes encore. Les Syriens avaient une véritable prédilection pour les hauteurs. Citons Maro[2], Limmæos, Moyses, Antiochos, Antoninos, Jean. Un ami, dans le but de procurer à ce dernier un peu d'ombrage, planta un noisetier près du lieu où il se tenait. L'arbuste grandit. Le soulagement, que son ombre procurait au serviteur de Dieu, lui parut incompatible avec l'existence qu'il avait embrassée. Il le fit couper.

Jacques, disciple de saint Maro, et contemporain de Théodoret, avait d'abord passé plusieurs années reclus dans une cellule. Pour s'imposer des mortifications nouvelles, il s'en alla sur le sommet d'une haute montagne. Une tente, une simple hutte et même quatre murailles sans toiture lui semblèrent un abri fort inutile. Il resta donc exposé à toutes les intempéries, sans cesse sous les yeux de la foule qui se pressait autour de sa personne. On devine toute la gêne qu'il devait en ressentir. Cela lui fut particulièrement pénible durant une maladie. Théodoret, qui fut le témoin de ses souffrances, dut recourir à la ruse pour lui faire accepter un adoucissement momentané[4]. Le solitaire Gaddanas vécut de la même façon sur les rives de Jourdain[5].

Ces nouvelles rigueurs ne parvenaient pas toujours à satisfaire le besoin que ces hommes avaient de se tourmenter par des procédés insolites. Un moine de la Thébaïde, qui se nommait Jean, non content de vivre en plein air sous un rocher, se condamna à rester toujours debout. Jamais on ne le vit de nuit ni de jour s'asseoir ni se coucher. Il ne s'étendait point pour prendre le peu de sommeil qu'il donnait à son

1) Théodoret, *ouvr. cit.*, 18 (*ibid.*, 1426).
2) Id., 16 (*ibid.*, 1418).
3) Id., 22, 33 (*ibid.*, 1454-55).
4) Id., 21 (*ibid.*, 1434).
5) Palladius, *Hist. laus.*, 118 (Pat. gr., XXXIV, 1214).

corps. Une pareille existence l'épuisa bientôt. Au bout de trois ans, ses pieds affaiblis refusèrent de le porter. Cette infirmité l'aurait contraint de renoncer à ce genre de vie, si Dieu ne lui eût rendu la santé[1]. Saint Grégoire de Nazianze, dans son poème à Hellenios, parle d'un solitaire qui se tenait par tous les temps debout et immobile au sommet d'une montagne[2]. Il y eut en Syrie quelques-uns de ces moines *stationnaires*. Abraames, par sa station prolongée, épuisa tellement ses forces, qu'il en fut réduit à ne pouvoir faire aucun mouvement[3]. Baradatos trouvant la station insuffisante, se tenait les bras constamment élevés vers le ciel. Il ne s'imposa pas tout d'un coup ce nouveau genre de pénitence. Il débuta par a réclusion dans une cellule. Il en sortit pour se faire au sommet d'un rocher voisin avec des planches mal jointes une sorte de coffre trop petit pour lui permettre de se tenir droit. Il s'y enferma durant plusieurs années dans la posture la plus incommode. L'évêque d'Antioche, Théodotos, lui ordonna de mettre un terme à cette mortification extraordinaire. Ce fut alors qu'il résolut de vivre debout et les bras levés au ciel[4].

Siméon débuta par la vie cénobitique. Après trois années de réclusion dans une pauvre hutte, il vécut en plein air, debout la plus grande partie du temps, au sommet de la montagne de Telanisse[5]. La rigueur de sa pénitence, la puissance de sa prière, le nombre et l'éclat de ses miracles, rendirent son nom célèbre dans le pays.

Des provinces voisines, les visiteurs ne tardèrent pas à affluer autour de lui. Il y en eut de tout l'Orient. Les chrétiens d'Espagne, de Gaule, de Bretagne et d'Italie, qui visitaient

1) Rufin, *Historia monachorum*, 15 (Pat. lat., XXI, 433).

2) S. Grég. Naz., *Poem. ad Hellenium*, v. 70-85 (Pat. gr., XXXVII, 1453). Il en signale un autre qui se tenait depuis plusieurs années debout et immobile comme une statue dans une église, sans s'accorder le moindre sommeil.

3) Théodoret, *ibid.*, 17 (Pat. gr., LXXXII, 1419).

4) *Ibid.*, 27 (Pat. gr., LXXXII, 1486).

5) Aujourd'hui Tell-Neschin.

les Saints Lieux, se détournaient de leur route pour s'édifier au spectacle de ses vertus et se recommander à ses prières. Tous voulaient l'approcher. Ils croyaient s'enrichir d'une précieuse bénédiction s'ils parvenaient seulement à toucher la peau qui lui servait d'habit. Siméon, pour se soustraire à ces indiscrétions, imagina de s'élever au sommet d'une colonne (423). S'il ne pouvait de la sorte échapper aux regards des curieux, personne du moins ne mettrait la main sur lui. Sa première colonne eut une hauteur de six coudées. Il s'y tint debout le jour et la nuit, sans se donner le moindre soulagement. Cette élévation corporelle au-dessus des choses de la terre ne fit qu'exciter ses désirs. Il voulut monter plus haut encore. Cette colonne finit par lui paraître insuffisante. Il en prit une de douze coudées, puis une autre de vingt-quatre. Il en occupait une de trente-six, lorsque Théodoret écrivait sa vie (440)[1].

Siméon, à qui sa colonne a valu le nom de *Stylite*, fut le premier, au dire de Théodoret, qui mena ce genre de vie. On a parlé depuis de certains ascètes païens qui auraient vécu sur des colonnes assez extraordinaires que l'on a découvertes dans les ruines du temple d'Hiérapolis. Mais rien ne prouve que ce fait, s'il a jamais existé, ait exercé la moindre influence sur sa détermination. Les solitaires de la contrée, très surpris de cette innovation, craignirent qu'elle ne lui fût suggérée par le mauvais esprit. Ils lui ordonnèrent d'y renoncer. Siméon se mettait en mesure de leur obéir, lorsque, pleinement rassurés par son humble soumission, ils lui permirent de continuer[2]. Son exemple a suscité un grand nombre d'imitateurs, qui se sont succédé en Orient jusque vers le moyen âge[3].

1) Théodoret, *id.*, 24 (*ibid.*, 1463-53); Antonius, *Vita S. Symeonis* (*Acta Sanctorum. Jan.*, t. I, 269-74). Cf. Tillemont, XV, 347-391; Delahaye, *Les Stylites* (*Compte rendu du troisième Congrès scientifique international des catholiques tenu à Bruxelles du* 3 *au* 8 *sept.* 1894. 5e section, *Sciences historiques*, 141-232).

2) Evagrios, *Hist. eccl.*, l. I, 13 (Pat. gr., LXXXVI, 2454-60).

3) Saint Nil, mort en 430, sept ans après que Siméon fut monté sur sa pre-

VI

La Syrie et la Mésopotamie, berceau des Stylites, patrie d'un grand nombre de reclus, de *subdivales* et de moines *stationnaires*, virent pendant la période qui nous occupe plusieurs innovations monastiques. La plus importante est celle d'Alexandre (✝ 430), fondateur des « acémètes ». Cénobite d'abord, puis anachorète, et enfin prédicateur de l'Évangile au milieu des païens, Alexandre groupa des convertis et des moines pour former une communauté religieuse. On la vit tantôt fixée sur un point, tantôt errante à travers l'Orient sous la conduite de son chef. Elle se transporta à Constantinople. Les uns l'accueillirent avec enthousiasme, les autres virent de fort mauvais œil cette institution, qu'ils confondaient avec la secte des Massaliens. On trouve un écho de ces sentiments sous la plume de saint Nil : « Cette application continuelle aux choses divines imaginée par Adelphios de Mésopotamie et par Alexandre, qui souilla de ses enseignements la ville de Constantinople, ouvre la porte à une paresse coupable. Ils feignent de donner tout leur temps à la prière, et ils ne fournissent pas à des jeunes gens et à de nouveaux convertis, qui en ont un pressant besoin, le moyen de dompter leurs passions par le travail[1]. »

Chassé de Constantinople, mal reçu à Antioche, Alexandre continua toujours avec son monastère le même genre de vie. La règle, qu'il lui avait donnée, reçut sa forme défi-

mière colonne, écrivit à un stylite du nom de Nicandros (l. II, ep. 114-115. Pat. gr., LXXIX, 250). Tillemont révoque en doute cette lettre pour ce seul motif : Si elle était authentique, il y aurait eu un stylite avant Siméon. Mais n'a-t-elle pas été écrite entre 423 et 430? De plus, le seul témoignage de Théodoret suffit-il pour nier l'existence des stylites avant 423? Cet historien, évidemment bien renseigné sur ce qui se passait en Syrie, connaissait-il toutes les diverses manifestations de la vie monastique en Orient? Il aurait bien pu exister dans quelque solitude de l'Égypte ou de la presqu'île du Sinaï un moine vivant sur une colonne, connu de saint Nil et ignoré par Théodoret.

1) S. Nil, *De voluntaria paupertate* (Pat. gr., LXXIX, 998).

nitive, sous son successeur l'abbé Jean, dans le monastère de Gomon, en Bithynie[1]. Ce fut alors que ces moines reçurent le nom d'*acémètes*, qui signifie *hommes vivant sans dormir*. Le chant ininterrompu de l'office divin était le point fondamental de leur observance. Pour cela ils étaient distribués en groupes qui se succédaient le jour et la nuit dans l'oratoire pour l'accomplissement de cette tâche.

L'œuvre d'Alexandre fut très prospère sous son deuxième successeur, l'abbé Marcel, qui vivait en communion étroite avec les plus saints personnages de l'empire. Les moines devinrent nombreux, de nouveaux monastères furent établis, particulièrement à Constantinople[2].

Les moines, surnommés *pasteurs*, sont originaires de Mésopotamie. Ils eurent pour modèle, sinon pour fondateur, saint Jacques, plus tard évêque de Nisibe, qui passait sa vie sur le sommet des montagnes. Pendant l'été et l'automne, les arbres des forêts lui fournissaient un abri. Une caverne lui servait de refuge durant l'hiver. Les herbes que la terre produit spontanément étaient sa seule nourriture[3]. Après lui, Batthæos, Eusèbe, Abdaleos, Zénon, Héliodore et plusieurs autres continuèrent cette même vie errante, allant d'une montagne à l'autre, occupés uniquement à chanter les louanges du Créateur ; ils s'arrêtaient au lieu où la nuit les venait surprendre. Sans se préoccuper de cuisine, ils coupaient avec leur faucille les herbes sauvages qui leur servaient d'aliment[4].

Saint Éphrem célèbre avec enthousiasme la sainteté de ces hommes extraordinaires. « Si un bandit vient à les apercevoir, dit-il, il se prosterne aussitôt pour adorer la croix qui est leur parure. Les fauves, qui les rencontrent, reculent comme

1) Cf. Tillemont, XII, 490-499.

2) Tillemont, XVI, 51-58. Le monastère le plus célèbre de l'institut des acémètes fut celui de *Stoudion*.

3) Théodoret, *Religiosa historia*, 1 (Pat. gr., LXXXII, 1294).

4) Sozomène, *Hist. eccles.*, l. VI, 33 (Pat. gr., LXVII, 1394).

devant un spectacle surhumain. Leur vue jette le diable dans l'épouvante ; il fuit, en hurlant. Que de fois il les a poursuivis de ses attaques, sans pouvoir jamais leur nuire. La faim ne les tourmente pas ; car ils sont rassasiés du Christ, pain de la vie céleste. La soif ne les consume pas de ses ardeurs ; car ils possèdent dans leur bouche et sur leur langue le Christ, source d'eau vive. Les montagnes et les collines leur servent de clôture ; ils les chérissent au point de ne plus vouloir les quitter. Ils n'ont d'autre table que la terre et les rochers qu'ils foulent aux pieds. Les herbes sauvages suffisent à leur repas du matin et du soir. L'eau des rivières leur procure un breuvage délicieux ; leur vin coule des rochers. Ils n'ont d'autre église que leur bouche dans laquelle leur langue célèbre la louange divine. Durant les douze heures de la journée, leur prière est ininterrompue. Leurs oraisons sont le remède à nos infirmités. Ils sont nos intercesseurs infatigables.

« Lorsqu'ils sont fatigués, par leurs courses à travers les montagnes, ils croient se ménager une grande jouissance, s'ils s'étendent sur la terre nue. Aussitôt après leur réveil, ils se lèvent et leur voix retentit comme une trompette pour chanter et célébrer Jésus-Christ. Les anges les accompagnent sans cesse pour les garder et les protéger. Ils passent la nuit au lieu d'où ils voient le soleil se coucher... L'endroit où ils terminent leurs jeûnes avec leur existence est celui de leur sépulture[1]. »

Les Mésopotamiens ne furent pas seuls à mener cette vie errante et mortifiée. Postumianus affirme qu'il y avait en Thébaïde des anachorètes qui vivaient sans résidence fixe, dans la crainte que les hommes ne vinssent les visiter. Ils prenaient gîte en plein air au lieu même où la nuit venait à les surprendre. Deux moines de Nitrie en rencontrèrent un dans le désert de Memphis. Il vivait de la sorte depuis une douzaine d'années[2].

1) Ephrem, *Sermo III in Patres defunctos* (oper. grec., t. I, 175-180, *passim*).
2) *Sulpitii Severi dial.*, I, p. 167.

Cette existence extraordinaire séduisait quelques esprits avides de tout ce qui sort de la voie commune. Plusieurs abandonnaient leurs cellules pour s'enfoncer dans le désert et mener la vie des moines « pasteurs ». Ils n'avaient pas les forces suffisantes pour supporter un régime aussi pénible. Quelques-uns moururent de faim, de soif ou de froid ; d'autres furent contraints de revenir à leur monastère chercher du soulagement aux douloureuses infirmités qu'ils avaient contractées dans la solitude[1].

Il y eut en Orient un genre de vie monastique beaucoup plus extraordinaire encore. Il fit son apparition durant la période qui nous occupe. Ses adeptes, mus par un sentiment d'humilité profonde, contrefaisaient la folie[2]. L'abbé Or semble inviter l'un de ses disciples à pousser jusque-là le mépris du monde. « Éloigne-toi par la fuite de la société des hommes, disait-il ; moque-toi du monde et de ceux qui suivent ses maximes, en te montrant fou sur plusieurs points[3]. »

Il y eut à Tabernne une moniale, que tout le monde prenait pour une folle. Elle donnait à tous les plus beaux exemples d'humilité et de charité. Ses compagnes ne lui ménageaient guère les mauvais traitements. Jamais cependant elle ne laissa échapper une parole d'impatience. Aussi arriva-t-elle à une éminente sainteté[4].

Ce n'est là qu'un fait isolé. Mais dans le siècle suivant on vit en Palestine plusieurs moines qui contrefaisaient la folie. C'était en règle générale des hommes avancés en âge et d'une vertu consommée. Ils donnaient à l'oraison un temps considérable. Ils aimaient à soigner les infirmes et les pèlerins. L'austérité de leur vie leur conciliait l'estime géné-

1) S. Éphrem, *Epist. II ad Joannem* (op. gr., t. II, 187-188). Cf. Tillemont, VIII, 292-294.

2) Zöckler, *Askese und Mönchtum*, 251-252 ; Kovalewsky, *La folie pour le Christ*, Moscou, 1895.

3) *Apophtegmata Patrum* (Pat. gr., LXV, 439).

4) Palladius, *Historia lausiaca*, 41-42 (Pat. gr., XXXIV, 1104).

rale. L'historien Evagrios, qui les tenait en grande vénération, remarque qu'ils n'étaient pas nombreux[1].

VII

Les genres de vie monastique, que nous venons d'exposer, étaient généralement embrassés par des hommes, animés du désir sincère d'être agréables à Dieu, qui ont fait l'édification des chrétiens ; beaucoup parmi eux ont pratiqué des vertus héroïques. Mais la fécondité religieuse de l'Orient ne put s'arrêter là. On vit, en effet, surgir dans ces régions d'autres espèces de moines qui menaient une existence beaucoup moins honorable. Les uns se bornaient à déshonorer par leur vie scandaleuse l'habit dont ils étaient revêtus ; d'autres allaient plus loin ; leur vêtement et leurs pratiques religieuses couvraient comme d'un voile des erreurs grossières, contre lesquelles l'Église se vit obligée de sévir.

Les *gyrovagues*, ou moines vagabonds, étaient pour la plupart des ermites, dégoûtés par les austérités de la solitude et de la vertu. Souvent ils avaient commencé par vivre dans un monastère. Cénobites sans énergie, ils s'étaient imaginé que le secret du désert rendrait plus facile le travail de leur sanctification. Ils n'avaient pas tardé à sentir peser lourdement sur leurs âmes le silence et l'isolement de la solitude. La paresse et l'ennui leur rendaient insupportable le séjour prolongé dans une cellule. Peu à peu ils se rapprochaient des pays habités. Ils changeaient fréquemment de demeure. Leur temps se passait en visites inutiles. L'amour des voyages finissait par s'emparer d'eux, à tel point qu'ils ne pouvaient plus rester en place. Saint Isidore de Péluse les comparait au lièvre qui n'a pas de gîte déterminé et qui s'en va où le porte le caprice du moment[2]. Du désert ils passaient à la

1) Evagrios, *Hist. eccles.*, l. I, 21 (Pat. gr., LXXXVI, 2478-83).

2) S. Isidore Pel., l. I, *Epist.* 41 (Pat. gr., LXXVIII, 207) ; cf. S. Nil, l. II, *Épist.* 56 (Pat. gr., LXXIX, 223) ; cf. Cassien, *Conlat.*, XVIII, 8, p. 516-517.

ville, continuant toujours leur vie errante. Ils donnaient à leur vagabondage les prétextes les plus spécieux. Tout en eux pouvait tromper les fidèles. Leur tenue extérieure et leur langage semblaient déclarer une humilité profonde et une grande mortification.

L'abbé Sarapion reçut la visite de l'un de ces coureurs. Il l'invita, comme c'était l'usage, à commencer la récitation des prières. Ses instances furent vaines. Le gyrovague protestait toujours de son indignité. Impossible de lui faire accepter le siège que les solitaires réservaient pour leurs hôtes, jamais il ne voulut consentir à se laisser laver les pieds. Sarapion reconnut à ces exagérations ridicules l'esprit qui animait son visiteur. Il lui conseilla charitablement avec toute la douceur possible de mettre un terme à cette vie errante. Jeune et robuste, comme il l'était, le séjour de la cellule, et l'assiduité au travail lui seraient certainement beaucoup plus avantageux. Cette leçon si juste et si discrète suffit pour faire s'évanouir tous ces beaux dehors d'humilité[1].

Le désir d'augmenter leurs connaissances sur la vie spirituelle était le prétexte que les gyrovagues mettaient d'ordinaire en avant pour justifier leurs courses incessantes. Mais personne ne se faisait illusion. Cassien les traite de paresseux, qui se préoccupent avant tout de leur nourriture[2]. « C'est une table mieux servie que tu cherches, écrivait saint Isidore de Péluse au moine vagabond Philippe, plutôt qu'un enseignement plus fort et plus élevé[3]. » Ils ne reculaient devant aucune platitude pour satisfaire leur gourmandise. On les voyait assiéger les portes des riches comme de vulgaires parasites[4]. Le relâchement qui pénétra dans un trop grand nombre de solitudes monastiques avant le milieu du v[e] siècle

1) Cassien, *Conlat.*, XVIII, 517-519.

2) Cassien, *Institut.*, l. X, p. 177.

3) S. Isidore, l. I, *Epist.* 41 (Pat. gr., LXXVIII, 207); cf. l. I, *Epist.* 173, col. 295; *Epist.* 314, col. 363.

4) S. Nil, *De monastica exercitatione*, c. 8 (Pat. gr., LXXIX, col. 727).

favorisa beaucoup le développement de ce vagabondage, malgré les efforts de plusieurs saints moines. Saint Nil, en particulier, ne manqua jamais une occasion de réagir contre cet abus [1]. Ces faux moines, qui inondaient les villes petites et grandes, mendiant un bon repas, déshonoraient, aux yeux d'un grand nombre, la profession monastique si respectée jusque-là [2].

Depuis longtemps déjà, les vrais religieux manifestaient bien haut la répulsion que leur inspiraient tous ces hypocrites. L'abbé Isaïe leur interdisait toute relation avec les frères, pour les mettre à l'abri de leur influence contagieuse [3]. Les *Constitutions monastiques* recommandent expressément de les fuir. Ces misérables, disent-elles, cherchent à perdre les autres. Il faut même les traiter ignomineusement, dans l'espoir que, ne trouvant nulle part ce qu'ils cherchent, ils finiront par revenir à une vie meilleure [4]. On ne reculait pas toujours devant cette manière d'agir au v[e] siècle. Mais ces malheureux étaient inguérissables. On les injuriait, on les chassait honteusement des villes. Peine perdue. Rien n'y faisait [5].

Chose curieuse ! on trouve parmi ces gyrovagues un homme digne d'une grande vénération, un vrai saint; c'est le moine Serapion, dont Palladius raconte la vie extraordinaire. Il ne voulut se fixer dans aucune région. A l'exemple des apôtres, qui parcoururent le monde. il se mit à voyager, en pratiquant une pauvreté rigoureuse. On le vit à Athènes, à Rome, à Alexandrie, édifiant ceux qui conversaient avec lui par l'éclat de ses vertus et par son détachement des biens de la terre [6].

1) S. Nil, l. I, *Epist.* 292, col. 190; *Epist.* 295, c. 190-191; l. II, *Epist.* 56, col. 223; *Epist.* 62, c. 227; 71, 72, 231; 116, 251; 136, 258; l. III, *Epist.* 152, 454. Cf. S. Isidore, l. III, *Ep.* 173 (Pat. gr., LXXVIII, col. 295); *Epist.* 314, 363; *Ep.* 41, 207.

2) Id., l. III, *Epist.* 119 (*ibid.*, col. 438).

3) *Isaiæ oratio III* (Pat. gr., XL, 1110).

4) *Constitutiones monasticæ*, c. 8 (Pat. gr., XXI, 1367-70).

5) S. Nil, *De monastica exercitatione*, c. 9 (*ibid.*, col. 730).

6) Palladius, *Historia lausiaca*, c 83 (Pat. gr., XXXIV, 1182-90).

Les *sarabaïtes* ne valent guère mieux que les gyrovagues. Ils sont tout aussi nombreux. On les rencontre dans les villes et les villages, par groupes de deux ou de trois, habitant la même maison. Ils exploitent la bonne foi des chrétiens, en vendant plus cher le fruit de leur travail. Ils ne suivent aucune règle; ils n'ont pas de supérieur. Comment la paix régnerait-elle dans ces communautés où chacun fait ce qui lui passe par la tête? Aussi leurs membres sont-ils souvent en querelle les uns avec les autres. La pauvreté pour eux est chose inconnue. Ils font bonne chère. Ils se permettent des visites fréquentes aux vierges. Pour faire oublier leur désordre, ils affectent parfois une tenue austère et tous les dehors de la vertu, et ils parlent fort mal des clercs. Ce sont des hypocrites[1].

Quelques-uns peuvent être des ascètes dégénérés. D'autres sont des moines, sortis d'une communauté régulière, afin de vivre plus à leur aise. Certains religieux, qui ont quitté leur monastère, forment à leur tour une petite réunion monastique, pour se donner la vaine satisfaction de la supériorité. Hommes sans vertu et sans expérience, ils réussissent à constituer un groupe de mauvais moines. A cette époque, quiconque en avait envie pouvait fonder un monastère. On devine facilement quels abus en résultaient. Ces religieux n'ont en rien l'esprit de leur état, ils se mêlent de tout. S'il vient à surgir une discussion doctrinale ou une querelle politique, ils prennent avec passion parti pour ou contre. Ils ne craignent pas de soulever eux-mêmes des troubles. Afin de couper court à cet abus criant, les Pères du concile de Chalcédoine, qui les ont vus à l'œuvre pendant les luttes provoquées par l'hérésie eutychéenne, interdisent la formation de ces groupes soi-disant monastiques, et font dépendre l'établissement de tout monastère nouveau de l'autorisation épiscopale[2].

1) S. Jérôme, *Epist.* 22, n. 34 (Pat. lat., XXII, col. 419); Cassien, *Conlat.*, XVIII, p. 513-515.

2) Labbe, *Collectio conciliorum*, t. IV, 1683; *Conc. Calchedon. can.* 4; cf. Wald. Nissen, *Die Regelung des Klosterwesens im Romäerreiche bis zum Ende des* 9. *Jahrb.*, p. 11-12.

Les *Eustathiens* doivent leur nom au célèbre Eustathe (✝ 360), évêque de Sébaste, d'abord ami dévoué, puis adversaire de saint Basile. Ce personnage introduisit la vie monastique dans l'Arménie et les provinces voisines, mais ses disciples ne surent garder aucune mesure[1]. Leur foi ne fut pas à l'abri de tout reproche : on reconnaît des traces des conceptions gnostiques et manichéennes dans les idées qu'ils professaient et dans quelques-unes de leurs pratiques religieuses. Leur estime pour la chasteté leur faisait mépriser l'état du mariage et ceux qui s'y étaient engagés. Ils autorisaient les femmes à quitter leurs époux et leurs enfants pour embrasser la vie ascétique, les esclaves à fuir pour le même motif la maison de leurs maîtres, les enfants à abandonner leur père et leur mère. Le manteau dont ils se revêtaient suffisait, prétendaient-ils, pour les rendre justes. Les femmes, qui entraient dans leur secte, rejetaient leur habit ordinaire pour se vêtir à la façon des hommes. La chair des animaux était à leurs yeux un aliment impur, interdit aux vrais chrétiens. Ils refusaient de se soumettre aux jeûnes prescrits par l'Eglise; et ils se faisaient un devoir de jeûner le dimanche. Leur tendance schismatique les portait à fuir les assemblées des chrétiens dans l'église pour se constituer des réunions privées.

Ces exagérations auraient eu les plus fâcheuses conséquences, si les Pères du concile de Gangres, émus par la pensée du mal qui en pouvait résulter, n'eussent condamné solennellement quelques-unes des idées et des pratiques des Eustathiens (entre 360 et 370). Pour éviter toute équivoque, le synode déclara que ses sentences ne visaient point ceux qui s'exerçaient aux pratiques de l'ascétisme, d'une manière conforme aux enseignements des divines Écritures[2].

Le prêtre Aerios, disciple d'Eustathe, fut l'auteur d'une secte monastique, qui poussa plus loin encore les exagérations eustathiennes. Il était moine. Une foule d'hommes et de

1) Sozomène, *Hist. ecclés.*, l. III, 14 (Pat. gr., LXVII, 1079).

2) Cf. Héfélé, *Histoire des conciles*. Traduction de Delarc, t. II, 168-186.

femmes se laissèrent endoctriner par lui. Tous professaient le renoncement extérieur au monde, qui est le signe caractéristique de la vie religieuse. Toutefois c'était un petit nombre seulement qui en observaient toutes les pratiques. Comme Aerios, leur maître, ils condamnaient les jeûnes de l'Église. Ils pouvaient néanmoins jeûner en tout temps, sauf pendant le Carême, et les mercredis et vendredis de chaque semaine, jours consacrés aux privations par la coutume ecclésiastique[1].

Saint Épiphane, dans son ouvrage contre les hérésies, signale plusieurs sectes, qui affichaient les dehors de la vie religieuse ou ascétique. Ce sont les *Origéniens*[2], les *Adamites*[3], et les *Apostoliques*[4]. Beaucoup parmi eux cachaient sous des dehors hypocrites des pratiques honteuses. Il en allait tout autrement des *Audiens*. Leur fondateur Audios, de Mésopotamie, s'était donné la mission de poursuivre les désordres du clergé. Son zèle intempestif déplut aux évêques, qui sévirent contre lui. Il se sépara de la communion ecclésiastique vers 345, avec ses partisans. Au schisme, les Audiens ajoutèrent des hérésies sur la nature de Dieu, la célébration de la Pâques et la pénitence. Ils vivaient principalement dans

1) S. Épiphane, *Adversus hæreses*, l. III, c. I (Pat. gr., XLII, 338) et *Hæres.*, 75, col. 503-516. Silvie signale, dans son intéressante *Peregrinatio*, des moines et des moniales, qui pratiquaient une abstinence assez extraordinaire. Ils jeûnaient toute l'année. Pendant le Carême, plusieurs ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils s'abstenaient alors de pain, d'huile et de fruits. Il y en avait à Jérusalem et à Séleucie, où on leur donnait le nom d'*apactites* (*Silviæ peregrinatio*, 74, 88, 99, 100, 104). Théodose les condamna en 381 et en 383 comme manichéens (Gothfredus, *Codex Theodosianum*, l. XVI, t. V). Saint Grégoire de Nysse parle de quelques ascètes fanatiques, qui poussaient l'abstinence jusqu'à se laisser mourir de faim (*De Virginitate*, c. 23 (Pat. gr., XLVI, 410). Il y avait de ces pauvres insensés dans le diocèse de Nazianze. D'autres choisissaient n'importe quel genre de mort : un poignard, qu'ils se plongeaient dans la poitrine ; une corde, avec laquelle ils se pendaient ; un précipice, où ils se jetaient, tout leur était bon pour en finir avec la vie et pour mériter, ils le croyaient du moins, la palme du martyre (Grég. Naz., *Poema ad Hellenium*, v. 85-107 (Pat. gr., XXXVII, 1457-60).

2) S. Épiphane, *ibid.*, *hæres.*, 68 (Pat. gr., XLI, 1063).

3) Id., *Hær.*, 52, col. 955 et *Synopsis*.

4) Id., *Hær.*, 61, col. 1039.

des monastères. Constantin exila leur fondateur en Scythie, où il répandit la vie religieuse. Ses disciples, chassés de cette région en 371, se réfugièrent sur les bords de l'Euphrate et en Syrie. Ils eurent des monastères dans les montagnes du Taurus, en Palestine et en Arabie. Leurs maisons, réduites au nombre de deux à l'époque où écrivait saint Épiphane, disparurent complètement au ve siècle[1].

Les *Massaliens* ou *Euchites* (ce qui signifie priants) furent plus répandus et plus nombreux. Comme les Audiens, ils eurent la Mésopotamie pour berceau. Adelphios, Dadæos, un certain Sabas, Hermes et quelques autres propagèrent cette secte sous le règne de Constance. La plupart de ces hérétiques trouvaient moyen d'unir la vie religieuse à des erreurs condamnables et à des pratiques honteuses. Ils professaient un renoncement absolu aux choses de la terre, condamnaient toute propriété, menaient une vie vagabonde, errant à travers les campagnes par groupes où hommes et femmes étaient mélangés, vivaient de mendicité, exigeant au besoin l'aumône qu'on leur refusait et mangeaient de tout ce qui se présentait à l'heure qui convenait le mieux à chacun. Ils préconisaient la paresse et prétendaient que la prière devait occuper la journée entière. Plusieurs d'entre eux étaient en proie à des illusions mystiques, dont les signes extérieurs avaient toute l'apparence des crises de folie. Ils professaient sur le démon et sur la grâce des erreurs grossières. On les a pris parfois pour une branche des Manichéens.

L'aversion des Euchites pour le travail prédisposait en leur faveur les moines paresseux, qu'il n'était pas rare de rencontrer dans les monastères orientaux. Beaucoup se laissaient séduire par l'illuminisme qui caractérisait leur mystique. Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent jusqu'en Égypte. Mais la sagesse des moines de cette région et la vigueur de leurs traditions monastiques ne permirent pas aux Euchites de faire

1) S. Épiphane, *Adversus Hæreses*, 70 (Pat. gr., XLII, 339-374); Tillemont, VI, 691-696.

de nombreux adeptes. Il en fut autrement dans les solitudes de Syrie et de Mésopotamie [1]. Les scandales causés par leur doctrine et par leurs pratiques attirèrent bientôt l'attention des évêques. Saint Flavien d'Antioche déploya un grand zèle pour extirper cette hérésie monacale.

Chassés de Syrie, les Massaliens se refugièrent en Pamphylie, où ils cherchèrent à répandre leurs erreurs. Mais saint Amphilochios sut leur tenir tête. Il les fit condamner au concile de Sida. Ils envahirent ensuite plusieurs monastères de la Petite Arménie. Un évêque de cette région, Letoïos, qui gouvernait l'église de Mélitène, parvint à les expulser de son diocèse [2].

Cette secte, qui inspirait à tous les moines, dignes de ce nom, une vive répulsion, avait jeté de profondes racines dans les solitudes monastiques de Syrie. On en trouve des traces jusque vers le vi^e siècle et même beaucoup plus tard encore, puisque les Bogomiles, célèbres à l'époque de la décadence byzantine, sont un rameau sorti de cette souche.

DOM J. BESSE.

1) S. Épiphane, *Adversus hæreses hær.*, 80 (Pat. gr., XLII, 755-770).

2) Théodoret, *Hist. eccles.*, l. IV, 10 (Pat. gr., LXXXII, 1242-45) ; Photius, *Bibliotheca*, cod. 52 (Pat. gr., 87-92).